

# Le libertaire

HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

Pour la France :	10 fr.	Pour l'Extrême :	12 fr.
Un an. . . . .	5 fr.	Six mois. . . . .	6 fr.

Rédaction &amp; Administration: 69, bd de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

## Le mauvais ouvrier

## ON RENTRE

Il y a le bon et le mauvais ouvrier. Le bon ouvrier est celui qui, machinalement, subit l'exploitation ; sa " pensée " est celle de son journal : il croit en la philanthropie de la richesse ; il s'estime heureux d'avoir du travail ; il rend grâce à Dieu et à l'Etat de lui ménager une chaîne et un collier ; il tombe à genoux devant le patron charitable qui consent à le gratifier d'un salaire.

Le mauvais ouvrier est celui qui se rend compte de la réalité et en éprouve de la souffrance ; celui qui voit un patronat raciste et souvent anonyme s'approprier les fruits du travail collectif, qui voit un Etat au personnel changeant mais aux institutions stables, l'opprimer, le brimer, l'humilier, l'avilir et ajouter le formidable parasitisme de ses ronds-de-cuir, fonctionnaires, simétristes et rentiers, à la somme fantastique des parasitismes privés.

Le mauvais ouvrier est celui qui, ayant observé et réfléchi, se dit que l'état de choses existant ne saurait être immuable, étant bâti en dehors de toute justice et de toute raison ; mais que cet état de choses se transformera pas de lui-même, ni du consentement des minorités privilégiées, qu'il est de toute nécessité de pousser à la route du progrès.

Le bon ouvrier tend à disparaître de la planète. Le gendarme moral qu'était la religion s'est effacé devant le persistante allégeance de l'idéologie chrétienne. Il ne reste plus que l'organigramme capitaliste pour soutenir le bon ouvrier dans le droit chemin, bordé, d'ailleurs, d'arguments " matériels " d'une indubitable efficacité !

L'heure n'est pas d'irriter les querelles ; l'hydre capitaliste nous étreint tous ; il faut de toute urgence rassembler toutes nos forces pour notre défense ; la chute des uns, c'est la défaite de tous. Pourtant, il n'est peut-être pas inutile de préciser les causes de l'amert insuccès de la grève dernière. Car toutes les exhortations, toutes les affirmations de revanche ne changeront rien au fait brutal : nous sommes battus. Des milliers de camarades sont jetés au pavé ; peut-être ne pense-t-on pas assez à leur sort, en tout cas, c'est une entrave formidable aux mouvements futurs si leur vie n'est pas assurée ; et les autres rentrent, la rage au cœur je veux dire, mais la tête basse, voulus plus que jamais à toutes les brimades.

Le mauvais ouvrier n'a cure de ces arguments. Au plus haut degré de la conscience, il s'affirme autonomie ; il se révolte intelligemment, il élève la protestation lumineuse de son individualité contre tous les genres d'oppression. Il est l'esprit du mal, le désaggregateur de troupeaux, le réfractaire. Il attente à la dignité des bergers et à la sécurité des Etats. Il trouble les digestions honnêtes, mit au honnête ordre de l'exploitation capitaliste.

Qu'en élimine ce perturbateur ? Qu'en enferme cet anarchiste ! La clameur des répressions féroces monte de la tombe des repus. La domesticité fait écho : la chiennerie s'ébranle : Tafaut ! Tafaut ! Ceci s'explique.

Pour les oisifs, pour les exploiteurs, pour les privilégiés, pour les pousseurs, dit Rane, toute idée de justice est une idée de désordre, toute tentative contre le privilège est une manifestation anarchique. La pensée seule de se soustraire à l'exploitation est comparable. Les oisifs, les privilégiés veulent jour en paix. Le meilleur gouvernement est celui qui assure à leurs jouissances le plus de sécurité. Agitateurs, jeunesse dorée, nusseaux, amis de l'ordre, faiseurs d'affaires, c'est la révolution qui, depuis quatre-vingts ans, bâtonne qui, au despotisme, des hostilités qui, avec l'hostilité de l'ordre. Le Paris des pauvres, c'est une ville de plaisir, une immense Comté, avec des filles très chères, car il ont beaucoup d'argent, et une police bien faite. Ce sont eux qui, après le 9 Thermidor, fouettaient les femmes et assassinaien les patriotes — dis contre un — sur la place publique. Ils sont eux qui, en juin, après la bataille, fusillent les vaincus dans les rues déparées... Ce sont eux qui, pour faire la paix aux leurs basses passions, pour se vautrer à l'aise dans l'orgie des repas, épouvanter les intérêts, enflamment les bourgeois de peur, organisent la panique et, également, entraînant avec eux la masse inconsciente, se jettent à plat ventre devant le pouvoir absolu...

Ces lignes d'un républicain viennent style datent de cinquante ans ! Rien n'est changé, si ce n'est dans le sens de l'aggravation. Au sortir d'un cataclysme, il a détruit les colères, fait l'ordre moral se retrouver, les jumeaux, jumeau cessé d'être, cynique, monstreux, féroce. Il vient de triompher avec une facilité surprenante, d'un mouvement ouvrier. La Justice se trouve renforcée si loin que la menace d'un retour est éliminée. MM. les Honnêtes Gens exultent, se congratulent. Le Bandit d'action française tombe dans les bras de l'Alexandre du Comité des Forges. Après l'Hallali, le Sabal ! Que sera-ce donc quand les choses se gateront pour bon ?

Tout esprit droit n'a ri que regretter, en ces derniers temps, que le mauvais esprit des travailleurs ne se soit réellement imposé à la haine des haines que la seule crainte avait suscité.

Les gouvernements n'ont eu affaire qu'à de « bons ouvriers », soucieux de légalité, amoureux de discipline, et tiers de se croire les bras. Evidemment il était aisé de passer les chaînes à ces bras-croisés. Mais les choses sont appétissantes à changer.

La dernière leçon d'hier ne peut rester silencieuse. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il faut se montrer bon, car l'autosarcie de la révolution croît en raison directe de sa bonté. Et de même que l'on peut dire qu'un peuple qui s'arrête à mi-chemin de sa Révolution fait que se creuse un tombeau, de même on peut dire que des travailleurs qui font grève sans être résolus à appliquer les moyens d'action que requiert la lutte, se condamnent bénévolement à des mois de misère, sans préjudice des mois de prison.

Rhillon.

La manifestation du Père-Lachaise

L'anniversaire de la commémoration de « la Commune » a dépassé nos espérances. Vu l'époque, c'est un signe réconfortant.

Nous ne reviendrons pas sur les détails, nos amis ayant été suffisamment renseignés par les quotidiens.

Nous noterons seulement que le groupe de la « Fédération Anarchiste » n'était pas un des moins nombreux.

Qui prouve, une fois de plus, que pour toute manifestation populaire, à caractère de protestation, les anarchistes ne sont pas les derniers à marcher.

## PROTESTATION

## A Monsieur le Ministre de la Justice

Les soussignés, détenus politiques de la prison de la Santé, protestent contre l'incarcération et le maintien au régime de droit commun des ouvrières et ouvriers arrêtés avant et depuis le 1<sup>er</sup> mai pour faire de grèves, entraves à la liberté du travail, discours, cris, collage d'affiches, distribution de tracts, rébellion et outrages aux agents de la force publique au cours de manifestations, etc...

Se proclament entièrement solidaires de tous leurs camarades arrêtés et demandent que, conformément à la loi, ils bénéficient du régime politique.

Se refusent à bénéficier plus longtemps d'un régime de faveur et sont décidés à prendre toutes mesures utiles — y compris la grève de la faim — pour que justice soit accordée à leurs camarades.

Ont fait le nécessaire pour que les organisations ouvrières soient averties de leurs décisions et puissent conjurer leurs efforts avec les leurs.

Alliot, Detanger, Bott, Doucet, Delcourt, Depieds, Giraud, Gevans, Hanot, Latte, Loréat, Laporte, Lebourg, Nadau, Pételot, Rabillod, Roux, Simon, Sirolle, Sigrand... En tout 20 signatures sur 50 détenus politiques ???

## "Le Libertaire" en Correctionnelle

C'est lundi après-midi qu'étaient traduits en tribunal correctionnel nos amis Journaux, Loral et Content, accusés pour avoir défilé dans le *Libertaire* du 15 février 1920, un « appel à la classe 20 ». M. Déjepine, défenseur de Loral, déclare tout d'abord que le tribunal est incompté. Il fait l'historique de la loi de 1892, votée au moment des attentats et qui tend à combattre la propagande par le fait. Or, il n'y a dans l'article de Loral qu'une idée antilibertaire qui préconise l'organisation de la grève insurrectionnelle.

Et s'applique avec ironie sur les arguments de Millerand — en 1894 — il fait remarquer combien il est piquant de constater que celui qui a combattu les lois séculaires est aujourd'hui celui qui les fait appliquer.

A son tour, M. Mauranges, défenseur de Content, démontre que, légalement, l'inculpation relève de la loi de 1881 et non de celle de 1892. Et avec la grande eloquence qu'on lui connaît, il rappelle l'opinion d'un ministre, rapporteur de la loi : Charles Dumay, qui explique en ces termes le but des lois scolaires : « Nous punissons une secte sauvage, antihumaine, les anarchistes. »

Loréat a-t-il donc écrit quelque chose d'aniluniqué ? Il est inspiré simplement par la haine profonde de la guerre, et nous sommes beaucoup à la haine comme lui Hervé, Briand et Millerand en ont écrit bien d'autres.

— Que vous l'admettiez ou non, l'antimilitarisme est une théorie philosophique.

— Ça, des théoriciens de Panache, de substitut du procureur d'un ton méprisant ?

— Ce ne sont certes pas des philosophes, et ils ont d'accord avec nous pour le reconnaître, car ils sont modestes. »

Et, s'emparent spirituellement d'anciens articles de M. Clemenceau, M. Mauranges rapporte de la loi : Charles Dumay, qui explique en ces termes le but des lois scolaires : « Nous punissons une secte sauvage, antihumaine, les anarchistes. »

Loréat a-t-il donc écrit quelque chose d'aniluniqué ? Il est inspiré simplement par la haine profonde de la guerre, et nous sommes beaucoup à la haine comme lui Hervé, Briand et Millerand en ont écrit bien d'autres.

— Que vous l'admettiez ou non, l'antimilitarisme est une théorie philosophique.

— Ça, des théoriciens de Panache, de substitut du procureur d'un ton méprisant ?

— Ce ne sont certes pas des philosophes, et ils ont d'accord avec nous pour le reconnaître, car ils sont modestes. »

Tout est mis en œuvre pour discréder l'opposition russe, générée par son développement normal par la pression des nations capitalistes du monde entier et qui malgré tout, se defend assez honorablement.

Après cette plaidoirie, le substitut prend la parole et demande au tribunal de réservoir la décision sur la compétence après avoir pris connaissance du fond de l'affaire.

Le tribunal renvoie le jugement à huitaine.

## Notes d'audience

— Ça... votre théorisation ?

— La loi c'est la loi !

— Je requiers avec une impartialité hauhtaine et dédaigneuse.

Qui raisonne et qui s'exprime ainsi ?

Un être supérieur qui se défend de péjorative et dépréciante ? Un gendarme bleu horizon qui sait que la consigne c'est la consigne ? Un cuistre infidèle ?

Non... Ce serait humilié le plus ignare des matricules, dont l'inévitabilité n'est plus toujours l'argument naturel.

## La Bastille de l'ignorance

La Bastille de l'ignorance est la plus dure à détruire.

Edifice au cours des siècles par les architectes du mal, les travailleurs eux-mêmes, dans la plupart des cas, sous la complicité des propriétaires et intellectuels, voire sous l'assentiment, absence de toute éducation sociale.

La vie est gâchée, les lois naturelles sont émoussées, du miel humain se gorgent les mouches parasites.

Voilà l'ordre, telle est l'harmonie, ô mesdemoiselles les intellectuels patriotes ! Superbe cadeau offert aux esclaves par les maîtres insoumis.

Tant que le producteur écrase le possédant, tant que l'ordre fait partie de celles ; mais si, à un moment donné, le serai à un éclair de raison, les grilles du dompteur le dévorent impitoyablement.

Dès 1789, date de l'avènement de la bourgeoisie, le peuple est la victime de sa défaillance, de ses préjugés, de ses erreurs.

D'pourvu de toute boussole, tantôt apathique à l'excès, tantôt s'ouvre jusqu'au sens profond, par une imagination sans suite, ne pente, avec avor maladie de sa colère, recouvrant un calme décevant.

Les derniers événements ont promu la fragilité de certaines conceptions, l'impuissance de la tactique de l'indolence.

Pour déterminer l'irréversibilité de l'individu, il faut que l'humanité cesse d'être un être, pour un être uniforme et homogène.

La révolution ne se déroule ni ne s'ordonne ; elle se concrétise, se réalise et s'affirme, quand le cœur est à la hauteur de la félicité de chacun.

Antoine ANTIGNAC.

D.S. — Lire dans le dernier numéro « Propos d'un prolétariat et

l'autre ».

Le manifeste du Père-Lachaise

L'anniversaire de la commémoration de « la Commune » a dépassé nos espérances. Vu l'époque, c'est un signe réconfortant.

Nous ne reviendrons pas sur les détails, nos amis ayant été suffisamment renseignés par les quotidiens.

Nous noterons seulement que le groupe de la « Fédération Anarchiste » n'était pas un des moins nombreux.

Qui prouve, une fois de plus, que pour toute manifestation populaire, à caractère de protestation, les anarchistes ne sont pas les derniers à marcher.

## COMPLOT

## Sauvons la Russie

A propos de la nouvelle offensive polonaise contre la République des Soviets, la *Route Fahne*, de Vienne, écrit :

« L'assurance du gouvernement anglais, qui n'a rien de commun avec la nouvelle offensive, est un formidable manuscrit. Lloyd George envoie des Commissions en Russie, reçoit des représentants des Soviets, accorde des passeports aux délégués du parti ouvrier anglais désireux de se rendre en Russie... tout cela pour apaiser les masses ouvrières et les détourner d'une possible action de protestation. Pendant ce temps, il assiste les contre-révolutionnaires, fournit des armes, de l'argent et des officiers au gouvernement polonais, et au chef des bandits Petljura. Lloyd George a déjà déclaré à plusieurs reprises qu'il renonçait à la politique interventionniste et à chaque occasion propice, recommande la Russie.

« La Pologne doit à l'étranger 250 MILLIARDS. Elle ne peut faire aucun mouvement sans le consentement des Bourses de Londres et de Paris.

« Pendant que Nitti développe devant ses 156 députés socialistes son programme pacifique, les assurant qu'il ne désire rien que de vivre sur le pied de paix avec le gouvernement de la Russie soviétique, le gouvernement italien fournit, d'accord avec les alliés, des armes à la Pologne. Les banques italiennes, américaines, anglaises et françaises, établissent des succursales en Russie méridionale. Les marchands à l'intérieur de la Russie et les marchands à ses frontières ; ainsi, par tous les moyens, les brigands mondiaux espèrent abattre la Russie des Soviets.

« Qu'importe ce que le cerveau conçoit si les bras ne peuvent l'exécuter ! Une pensée, une idée, une découverte ne valent qu'en raison de ce qu'elles apportent des améliorations palpables à la société, aux individus.

A la société ? Voilà le hic !

Il n'y a pas de la société, parce qu'il y a des sociétés, et que tous ces groupements, qui constituent le chaos présent, sont des intérêts contradictoires. D'où la lutte, la guerre sociale.

Complot contre la sûreté de l'Etat ! Cela veut dire tentative faite pour envoyer aux bénéficiaires de l'assiette au beurre leurs privilégiés, leur situation embelli de la laideur d'autres situations.

Voilà le crime de nos amis et camarades.

Si l'Etat était juste, équitable, s'il y avait homogénéité d'intérêts, harmonie sociale, économique, politique, ce serait un crime de vouloir briser un pareil état de choses, et ce crime serait tenté par ceux-là mêmes qui l'ont arrêté nos amis.

Mais lorsqu'on est à la tête, et que l'on défend un régime d'iniquités, d'injustices, de vols, de brigandages, de meurtres, de gabegie et de désordre où se couvre de ridicule en traitant de criminels ceux qui traillent à la disparition de cet ignoble chaos.

## Les Provocateurs

### RÉPLIQUE A UNE RÉPLIQUE

*Au nommé Bourse, alias Adrien Violette, fliccidaire de Belletville.*

Une grande grève vient de finir, qui a fait couler beaucoup d'encre et sans doute des larmes amères aux vrais révolutionnaires qui ne s'habitent point aux trahisons dont la classe ouvrière est victime de la part de nos augures syndicaux.

Les anarchistes qui se mêlent à la foule à chaque occasion, et appuient toujours toute manifestation pouvant devenir dangereuse pour l'ordre établi, ont suivi avec sympathie ce mouvement de grève et y ont participé du mieux qu'ils ont pu. Ce n'est pas pourtant qu'ils aient été enthousiasmés pour le but assigné aux efforts des grévistes. La nationalisation, c'est leur idée, mais leur modérat ne permettait pas seulement un véritable déroulement des exploits, et que, pour eux qui le prônent, elle n'est pas moyen d'échapper jusqu'à toutes veillées d'émancipation vraie. La preuve en est fournie par ceux-là mêmes qui s'accusent en vain à démontrer le contraire ; et, à ce sujet, la lecture du journal *L'Atelier* et celle de *L'Humanité* de la première quinzaine de mai sont tout à fait sympatiques.

Nous reparlerons de la nationalisation. Aujourd'hui, nous ne voulons faire nulle peine à nos camarades cheminots, qui envoient pourtant le grand tort d'appeler aux masses de syndiqués pour un heureux semblable, alors qu'il y a tant d'autres motifs autrement sérieux pour lesquels les prolétaires organisés devraient se dresser en bataille.

Les grévistes ont repris le travail avant d'obtenir gain de cause. Ils ont cédé devant l'arrogance des compagnies et la cavalerie gouvernementale. Ils ont été battus et il aurait été surprenant que le contraire se produise puisque les dirigeants de la grève sabotaient jusqu'aux mouvements corporatifs par crainte de la révolution.

Le régime capitaliste, qui courtait de gros risques, est sauvé une fois de plus par les mêmes sales individus qui font de leur de combat une sorte d'usage à leurs soins. Avec l'aide d'apparences qui abusent le sens des travailleurs et aussi, hélas ! nombreux de militantes sincères, ces mêmes siennes menteuses ont encore une fois traité ignoblement le peuple en lui prêchant la paix sociale en pleine grève qui aurait pu être grosse de conséquences pour la société bourgeoisie aux abois.

Durant ces trois semaines de lutte, ce fut, de la part de la Commission administrative de la C. G. T., de celle de l'Union des Syndicats de la Seine et des leaders socialistes, qu'appelaient au calme, à la résignation des travailleurs, que blâmaient les organisations qui n'attendaient pas indéfiniment le mot d'ordre ; par contre, les Basly et les Maës purent empêcher pendant huit jours les mineurs du Nord et du Pas-de-Calais d'imiter leurs frères des autres bassins miniers : on n'éprouva qu'indulgences pour eux. On douche les enthousiasmes, on émascule les combattants, et je parlerais que cette histoire de la dissolution de la Confédération Générale du Travail, de la poigne aux yeux des deux gouverns et pour permettre à Journaux et consorts de mieux arriver à leurs fins en captant la confiance de tous.

Comme ils ont peur de toute révolte, ces profiteurs de la sociale : comme ils sentent bien qu'une révolution terminerait leur règne et qu'auraient beaucoup d'entre eux patienté, cher leurs lâchetés et leurs apostasies.

Mais que dire des ouvriers crédules, des syndicats même minoritaires qui croient encore en ces agents de l'ennemi et leur obéissent aveuglément ? Que penser de tous ceux qui oublient les enseignements du syndicalisme d'action directe et négligent ses méthodes qui mèneraient à négliger.

Quand donc comprendront-ils, les malheureux qui aient à la peine, qu'avant leurs grès sous lesquels ne pourront jamais rien contre les pieux d'or de leurs exploiteurs, et que, si l'on veult vaincre, il faut pour prenner devoir de sortir de la légalité et de la chariautatique du syndicalisme réformiste, qui à l'époque fut faite à nos trop populaires cégepiens, en l'occurrence journaux et Corfou.

Depuis cette époque les choses ont changé ! Nous avons vu se dérouler la plus formidale lutte (à nos yeux) qui ait jamais été engagée pour préserver ses maîtres.

Je ne ferai pas l'historique de ce mouvement, lors du dernier mouvement.

Vous aurez alors, Monsieur, parlé pour dire quelque chose.

## La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)<sup>(1)</sup>

### Dans l'Adriatique. — Le Crime de la « Guerre au Canon »

On ne connaît pas assez, dans le grand public, ce qu'est, même en temps de paix, la vie du simple matelot à bord des cuirassés. Les écrivains, issus de la marine, qui la connaissaient, auraient pu la raconter dans toute sa cruelle réalité, comme Andréas Latzko et Barbusse ont raconté la guerre, mais Zola a narré la Terre et la Mine, s'en sont bien gardés, pour des motifs différents.

Pour nous citer que deux, d'inégal valeur certes, parmi les plus notoires, Loti, dans *Mon frère Yves*, comme dans *Matelot*, s'est surtout complu à faire œuvre d'artiste, en poétisant la mer et la vie du marin d'Etat. Les misères de ce dernier apparaissent dans son œuvre singulièrement adoucies, transformées, ou disparues même sous la magie des paysages, des remembrances, des mélancoliques attendrisantes divinement évocées.

Vous savez, d'ailleurs, comme moi, que la question n'est pas là et qu'elle vous dépasse. Vous n'avez fait, en me répondant, qu'exécuter un ordre, en domestique bien stylé. Vous étiez, dans mon article, le moins visé, parce que le plus « brûlé ». Par dessus vous et vos « collègues », les dirigeants confédérés étaient, par moi directement mis en cause — eux qui n'ignorent rien de vos procédés journalistiques et s'en servent admirablement et jésuqu'au bout pour briser les grèves qu'ils n'acceptent de conduire qu'à contre-cœur, à moins que ce soit pour les mieux faire échouer.

Je vous bien, Monsieur, que vous ne soyez ni un traître, ni un mouchard. Précisons, cependant.

Il est évident, quoi que vous disiez, que le jeu est double. Ou vous trompez les ouvriers qui vous lisent dans la *Bataille*, ou vous trompez les gogos qui vous lisent dans le *Matin*. Nous ne pouvons logiquement pas être *ouvrieriste* dans la *Bataille* et *anti-ouvrieriste* dans le *Matin*. D'un côté ou de l'autre, vous trompez, vous trahissez.

Et vous mouchardez *journalistiqueusement*. Vous donnez au *Matin* les renseignements que votre qualité de rédacteur à la *Bataille* vous permet de recueillir sur le mouvement ouvrier.

Je voudrais bien m'être trompé. Vous avez un moyen de me confondre. Dites-nous comment le *Matin* a pu, dans la rubrique que vous y rédigiez, celle du mouvement social, annoncer 24 heures avant quinze qu'il reçoit communication, que l'ordre de grève avait été lancé par la Fédération des Cheminots, lors du dernier mouvement.

Vous aurez alors, Monsieur, parlé pour dire quelque chose.

Jean LIBERT

### Juste retour des choses

SAINT-ETIENNE

Il y a quelques temps, paraissait dans ces colonnes un compte rendu de la réception, qui à l'époque fut faite à nos trop populaires cégepiens, en l'occurrence journaux et Corfou.

Depuis cette époque les choses ont changé ! Nous avons vu se dérouler la plus formidale lutte (à nos yeux) qui ait jamais été engagée pour préserver ses maîtres.

Je ne ferai pas l'historique de ce mouvement, lors du dernier mouvement.

Vous aurez alors, Monsieur, parlé pour dire quelque chose.

Jean LIBERT

Heureusement, pour nos marins, s'il y a des médecins de la marine, plats valets du commandement, et qui n'hésitent pas à sacrifier la santé des hommes à la liste d'avancement, il en est, en plus grand nombre, qui savent faire respecter leur autorité morale et leurs décisions... »

Après des mois et des mois de cette guerre stupide, un beau jour, en pleine Adriatique, à quelques milles de sa base, le cuirassé *Léon Gambetta* sombra en quelques minutes, frappé par un minuscule sous-marin.

Il se place un incident à la fois honteux et tragique. Tandis qu'il coulait, des officiers tentèrent de se sauver, seuls, dans les chaloupes. L'un d'entre eux, le fils de l'amiral Amet, dont nous verrons le rôle odieux dans le drame de la mer Noire, tomba frappé par des balles françaises. Les misères de ce dernier apparaissent dans son œuvre singulièrement adoucies, transformées, ou disparues même sous la magie des paysages, des remembrances, des mélancoliques attendrisantes divinement évocées.

Quant à l'enseigne de vaisseau Diraison, dans ses *Marimées*, il a tenu, à faire, et y a presque réussi, l'apre satire de la vie d'œuvre au canon, comme dans *Matelot*, s'est surtout complu à faire œuvre d'artiste, en poétisant la mer et la vie du marin d'Etat. Les misères de ce dernier apparaissent dans son œuvre singulièrement adoucies, transformées, ou disparues même sous la magie des paysages, des remembrances, des mélancoliques attendrisantes divinement évocées.

Qui qu'il en soit, il ne fallut pas moins que la catastrophe du *Gambetta* pour dessiller les yeux de l'état-major général. On comprit, enfin, que la fameuse « guerre au canon » était un four, et que les mastodontes de fer et d'acier, avec leur artillerie formidante, qui ne fit jamais aucun mal à l'ennemi, étaient à la merci des mines et des sous-marins austro-allemands.

Alors, on vit les amiraux, saisis soudain d'une frousse énorme, adopter la tactique diamétralement opposée, et immobiliser, pour toujours, les cuirassés dans les rades de Malte et de Corfou.

Ces géants, pour lesquels des centaines de millions avaient été dépensés, ne devaient plus désormais servir à rien qu'à être l'enfer où seraient torturés pendant de longs mois nos malheureux matelots.

Alors, en effet, commença pour eux la seconde période de leur martyre.

P. Vigné d'Octon.

### Echos et Glanes

MEA CULPA

M. Paul de Cassagnac a une façon à lui d'écrire l'histoire, quand il révèle aux lecteurs de l'*Echo de Paris* les origines proches de la mort des Cheminots.

A Venise, si la Fédération des Cheminots s'est développée considérablement, c'est à la révolutionnaire *la impulsion vigoureuse*, c'est *la faute.. à Sembat*.

La période d'immobilisation dans les ports et surtout dans les bases de Malte et de Corfou, qui finit avec l'armistice, et qui fut celle du drame de la mer Noire.

La première fut donc celle pendant laquelle l'état-major général de la marine, s'entêtta stupidement dans sa conception désastreuse de la « guerre au canon ».

Au dire des experts indépendants, il fallut toute l'ignorance, toute la présomption traditionnelle de nos amiraux pour entreprendre cette guerre, dans une mer où le monstre cuirassé ne peut utiliser que le minimum de sa puissance, alors que l'invisible sous-marin peut donner le maximum de la sienne, trouvant dans les mille replis des côtes, dans d'inaccessibles anfractuosités, des refuges sûrs et des bases de ravitaillement, alors encore que Pola et Cattaro, l'Autriche étaient à même, malgré nos moyens de surveillance, de donner, à sa défensive sous-marine, toute sa valeur, et même de la transformer en offensive.

Et ce qui prouve mieux encore l'incapacité de notre état-major naval, c'est même dans les rares rencontres et engagements sur les flots de l'Adriatique entre unités de combat, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, les forces de l'Entente eurent presque toujours le dessous contre les forces austro-allemandes dont nos « héros » multi-géants ne parlent jamais qu'avec mépris.

D'autres dirent, avec tous les documents désirables à l'appui, le rôle lamentable de notre marine, non seulement dans l'Adriatique, mais dans la guerre navale en général ; qu'il suffise, à moi, dans cette œuvre de sincérité autant que d'humanité, de dire le surcroît de souffrances que l'ignorance et la faute de notre état-major aboutit, pour nous pauvres matins, à celle qui leur fut infligée par les atrocités de la discipline à bord des cuirassés.

Pendant toute l'année que dura cette période, les pérorasisons, assez de phrasées, et souvent, on l'oublie, pour un paradis céleste, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

De peuple, que l'on disait gaché, sanglé, après la grève de la poudre, dans le dernier (que nous tous les deux de la rue Grange-aux-Belles et tous les autres, nous fumes menacés, et qui se rappellent à la furia syndicale, que grâce à notre courage et sang-froid).

Maintenant tout est transformé, et ce sont ces habitudes des planches en temps calme, que devaient les officiers et les matelots, de donner, à sa défensive sous-marine, toute sa valeur, et même de la transformer en offensive.

Et ce qui prouve mieux encore l'incapacité de notre état-major naval, c'est même dans les rares rencontres et engagements sur les flots de l'Adriatique entre unités de combat, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, les forces de l'Entente eurent presque toujours le dessous contre les forces austro-allemandes dont nos « héros » multi-géants ne parlent jamais qu'avec mépris.

D'autres dirent, avec tous les documents désirables à l'appui, le rôle lamentable de notre marine, non seulement dans l'Adriatique, mais dans la guerre navale en général ; qu'il suffise, à moi, dans cette œuvre de sincérité autant que d'humanité, de dire le surcroît de souffrances que l'ignorance et la faute de notre état-major aboutit, pour nous pauvres matins, à celle qui leur fut infligée par les atrocités de la discipline à bord des cuirassés.

Pendant toute l'année que dura cette période, les pérorasisons, assez de phrasées, et souvent, on l'oublie, pour un paradis céleste, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.

On partait des bases pour tenir la mer pendant des mois, au cours desquels presque nul était le contact avec la terre. La discipline à bord devenait terrible, la moindre négligence dans le service, la plus légère apparence d'irrespect, malgré les bases italiennes et celle de Corfou, qui furent au peuple, ce sont des choses palpables, des réalisations, le bonheur en un mot.</p